

H-France Salon
Volume 11, 2, #6

**Toutes les féministes ne sont pas blanches
Pour un féminisme décolonial et de marronnage**

**Françoise Vergès
Collège d'études mondiales, FMSH-Paris**

L'apparition de groupes d'afro-féministes, de féministes musulmanes, de queer et de trans racisées, l'intervention de femmes racisées contre les violences policières, l'islamophobie et la négrophobie, redessine depuis quelques années le terrain des féminismes en France. En effet, au début des années 2000, artistes, membres d'associations, bloggeuses, étudiantes qui s'identifient comme « non blanches », « racisées », musulmanes ou afro-descendantes, se regroupent, prennent la parole et publient afin de contester un *féminisme bourgeois blanc*, de contrer un blanchiment de notions associées aux luttes féministes et de proposer d'autres formes de luttes, d'autres objectifs, et d'autres discours. Ces féminismes de la décolonialité continuent le travail entamé par les groupes de femmes racisées dans les années 1970. La réaction ne s'est pas fait attendre. Ces interventions n'ont cessé d'être durement attaquées par les féministes blanches, par les médias et des responsables politiques de l'extrême-gauche à l'extrême-droite, qui vont jusqu'à appeler à l'interdiction de réunions ou de rencontres en les accusant d'être antirépublicaines, communautaristes ou même de promouvoir un « racisme anti-blanc ». Par un retournement pervers, les oppresseurs se présentent désormais comme des victimes, empruntant une stratégie qui est un des éléments de la contre-révolution néolibérale.

Ce féminisme blanc et les courants nationalistes xénophobes ne proclament pas une communauté d'objectifs mais partagent des *points de convergence*. Selon les féministes blanches en France, le féminisme serait « en danger », et comme féminisme, laïcité et république sont devenus désormais interchangeables, laïcité et république seraient aussi en danger. Un des dangers se cache sous le voile des femmes musulmanes, qui, par le fait même d'être musulmanes accepteraient d'être soumises aux hommes et au pouvoir masculin puisque selon le féminisme blanc, l'Islam serait la religion de l'oppression des femmes. Le retournement qui fait du féminisme longtemps décrié par des idéologies de droite un de leurs fers de lance mérite d'être analysé. Qu'est-ce qui se joue dans ce déploiement idéologique ? Comment s'est opéré ce glissement ? Comment sommes-nous passées d'un féminisme *ambivalent* ou *indifférent* à la question raciale et coloniale dans le monde de langue française à un féminisme *blanc* et *impérialiste* ? Comment le féminisme est-il devenu, dans une convergence notable, un des piliers de plusieurs idéologies qui, à première vue s'opposent - l'idéologie libérale, l'idéologie nationaliste-xénophobe, l'idéologie d'extrême-droite?

Le féminisme décolonial est radicalement antiraciste, anticapitaliste et anti-impérialiste, pour la justice sociale, les droits des peuples autochtones et la décolonisation des savoirs et des institutions. Le *féminisme de marronnage* lui offre un ancrage historique dans les luttes de

résistance à la traite et à l'esclavage. Si le discours de la loi, de l'Église, et de l'État, disait hier qu'il n'y avait pas d'alternative à l'esclavage, celui du capitalisme aujourd'hui dit qu'il n'y a pas d'alternative à son économie et son idéologie, il promet même des solutions technologiques et scientifiques qui transformeront les ruines du capitalisme en villes heureuses. Contre ces idéologies, le marronnage comme politique de la désobéissance affirme qu'il existe une alternative. En s'affirmant *marron*, le féminisme s'ancre dans cette remise en question de la naturalisation de l'oppression, en se disant décolonial, il combat la colonialité du pouvoir.

Le *féminisme blanc* est soutenu par l'hégémonie d'un récit dont la temporalité et la spatialité sont dessinées par une modernité européenne qui a introduit une dichotomie entre ce qui est humain et ce qui ne l'est pas. En effet, la colonisation des Amériques et des Caraïbes puis la traite et l'esclavage ont introduit une conception ethnique de l'humain, dont l'homme blanc est devenu la mesure. En adoptant le cadre de cette idéologie, le féminisme blanc exclut de son récit les luttes des femmes noires et de couleur (j'évite l'expression « non-blanches » car elle situe des femmes en négatif de la couleur blanche, maintenant ce dernier comme référence centrale). En introduisant le récit des luttes des femmes esclaves et des femmes marronnes, ce cadre explose et fait apparaître l'existence d'un féminisme antiraciste et anticolonial attestée dès le 16^{ème} siècle. On pourrait m'opposer que je fais de l'anachronisme. Mais si Mary Wollstonecraft, auteure de *Vindication of the Rights of Women* en 1792 et Olympe de Gouges, auteure de la « Déclaration des droits de la femme et de la citoyenne », abolitionniste, montée à l'échafaud pour ses idées, méritent le nom de féministes, alors Sanité Belair, révolutionnaire et officier de l'armée haïtienne, fusillée le 5 octobre 1802 par l'armée napoléonienne chargée de rétablir l'esclavage, Queen Nanny en Jamaïque, la marronne Héva à La Réunion, ou la Mulâtresse Solitude qui participa à l'insurrection contre les troupes napoléoniennes à la Guadeloupe, le méritent aussi. Autrement dit, les luttes des femmes esclaves et marronnes pour abattre l'esclavagisme et le racisme dont elles étaient la cible sont des luttes de femmes pour la liberté et l'égalité, qui sont des objectifs du féminisme politique. Réécrire l'histoire des femmes, c'est suivre le chemin ouvert aux Etats-Unis, en Amérique centrale et du sud, en Afrique, en Asie, et dans le monde arabe, qui a mis à jour les contributions des femmes indigènes, des femmes noires, des femmes de couleur, des femmes colonisées, des féminismes antiracistes et anticoloniaux aux luttes pour les droits. Car si, en France, un récit féministe a fini par intégrer (un peu) les luttes des femmes de la classe ouvrière ou paysanne, et bien plus récemment celles des femmes immigrées, celles des femmes esclaves et colonisées restent marginales. Ces luttes ne constituent pas un « chapitre » à ajouter, elles obligent à adopter une épistémologie qui repense la temporalité et le contenu même des notions de « droit », d'égalité, de liberté. Cette réappropriation de la narration, d'un récit plus complexe, moins euro-centré, qui conteste la perception que l'idéologie des droits des femmes n'aurait pas une histoire raciale est devenu un enjeu. Les réactions défensives à ces narrations signalent à quel point un des impératifs est aujourd'hui de sécuriser une conception ethno-centrée du féminisme.

Dans les années 1960-1970, l'adoption par des groupes de femmes très divers dans leur analyse et leurs objectifs de l'appellation *Mouvement de libération des femmes* (MLF), que leur avaient donnée les médias, faisait inévitablement écho aux mouvements de libération nationale qui prônaient la décolonisation et la fin des impérialismes. Le terme de « féministe » était alors loin d'être hégémonique, car il était pour beaucoup, notamment des femmes marxistes, proches de mouvements anticoloniaux, ou de l'extrême-gauche anti-impérialiste et du parti communiste,

associé à une position bourgeoise aveugle à la question sociale ; pour d'autres, le terme négligeait la question de l'inconscient. De nombreux groupes défendaient une approche politique des luttes de femmes, développant une critique de l'Etat patriarcal et impérialiste, manifestant une compréhension aigüe de la dimension sociale de la vie des femmes ; d'autres dénonçaient l'hétéro-normativité. À partir de la seconde moitié des années 1970, des groupes de plus en plus nombreux de femmes racisées se créèrent. Le MLF était un *mouvement* qui avait pour objectif la *libération des femmes*. Mais ce nom, qui donnait une idée d'ouverture à la question de la décolonisation, masquait une généalogie qui effaçait l'importance de la question raciale/coloniale *en France*. Néanmoins, le foisonnement de groupes et la multitude de positions empêchent de donner une image uniforme de ces années et d'un féminisme blanc *dominant*. Ce dernier devint dominant grâce à une série d'éléments : le refus entêtant de féministes françaises de considérer le rôle qu'avaient joué esclavagisme et colonialisme dans la constitution de leur société, d'analyser par quels moyens, quels discours, quelles lois, quelles représentations, « la femme blanche » avait été conçue et des privilèges lui avaient été accordés ; leur choix d'ignorer la colonialité du genre ; le rôle des Nations Unies qui, à l'occasion de la « décennie de la femme », firent la promotion du « droit des femmes » plutôt que de la « libération des femmes » ; le renforcement du néolibéralisme ; les transformations du capitalisme et le développement de l'industrie du soin réclamant une main d'œuvre féminine racisée ; l'émergence du féminisme « corporate » ; la montée en Europe de partis xénophobes et les points de convergence qui se sont noués entre leurs positions anti-immigrants, racistes et islamophobes et celles de féministes de gauche ou libérales dites « historiques » ; les interventions impérialistes armées qui se sont saisies du discours de la défense des « droits des femmes », de la protection des « femmes de couleur des hommes de couleur », pour reprendre la formulation si juste de Gayatri Chakravorty Spivak. Faire l'histoire du féminisme blanc, c'est faire celle de points aveugles, de dénégations, de désaveux opiniâtres à la différence établie par l'Occident entre femmes blanches et toutes les autres femmes. Faire l'histoire du féminisme blanc, c'est faire apparaître la fabrication du consentement à des privilèges établis sur une fiction, la suprématie blanche.

Le féministe français blanc en faisant sienne la fiction selon laquelle le colonialisme avait pris fin en 1962, ignore l'existence d'un vaste territoire « ultramarin » issu de la période esclavagiste et post-esclavagiste comme de la présence en France de femmes racisées. Il devint alors une idéologie complice des nouvelles formes du capitalisme et de l'impérialisme, demeura silencieux sur les interventions armées de la France dans ses anciennes colonies du continent africain comme sur les nouvelles formes de colonialité et de racisme d'État dans les « outre-mer » et en France. Ignorant la place des femmes esclaves, marronnes, travailleuses engagées et colonisées dans les luttes pour la liberté et l'égalité raciale, le féminisme blanc établit le cadre des luttes de femmes : ce serait celui de l'égalité avec les hommes blancs bourgeois et elles se dérouleraient en France. Sa surdité, son aveuglement à la manière dont les « droits des femmes » avaient été conçus, à la place qu'avaient tenu le colonialisme et l'impérialisme dans leur conception, ne pouvaient que laisser advenir une idéologie féministe ouvertement nationaliste, inégalitaire et islamophobe où le terme de « français » vint à recouvrir non pas un espace de langue comme outil commun mais l'espace du national/impérial. Révisant l'histoire des combats féministes des années 1960-1980, qui n'avaient pas été sans conflits, divisions, et séparations mais où l'internationalisme n'avait pas entièrement disparu, le féminisme blanc produisit dès les années 1980 de nouvelles amnésies et de

nouveaux effacements. Il refit l'intrigue, fit disparaître des présences et reconfigura les années 1970 comme des « années blanches ».

Les féministes n'ont jamais été exclusivement blanches, elles ne le sont toujours pas. Le féminisme n'appartient pas aux femmes blanches car les femmes n'ont jamais constitué un groupe uniforme à travers les âges. Le féminisme décolonial vise à la construction d'un monde « où toutes nos sœurs pourront grandir, où nos enfants pourront aimer ; un monde où le pouvoir de toucher et de rencontrer la différence et les merveilles d'une autre femme transcendera finalement le besoin de destruction » (Audre Lorde). Des femmes peuvent choisir de ne pas se dire féministe, ce qui importe, c'est de continuer de réviser et de questionner le vocabulaire et les représentations occidentales de la liberté et de l'égalité, du féminisme et des droits des femmes. Ce qui importe, c'est de dénationaliser le féminisme, de le désoccidentaliser, de combattre le capitalisme racial et ses politiques racistes car le féminisme est antiraciste. Toutes les autres idéologies qui se disent féministes sont fémonationalistes, nationales/impériales, corporate et inamicales au projet décolonial. La libération des femmes est un mouvement de justice sociale, pour les droits des peuples autochtones, des LGTBQI, et pour poursuivre le processus historique de décolonisation.

Françoise Vergès
Collège d'études mondiales, FMSH-Paris

Bibliographie:

Benthouami-Molino, Hourya. 2015. *Race, cultures, identités*. Paris: PUF.

Bouteldja, Houria. 2014. « Féministes ou pas ? Penser la possibilité d'un 'féminisme décolonial' avec James Baldwin et Audre Lorde » (14 septembre) :

Collectif et Félix Boggio Ewanjé-Epée. 2017. *Pour un féminisme de la totalité*. Paris : La Fabrique.

Dorlin, Elsa. 2008. *Black Feminism. Anthologie du féminisme africain-américain, 1975-2000*. Paris: L'Harmattan.

Eddo-Lodge, Reni. 2017. *Why I'M No Longer Talking to White People About Race*. Londres: Bloomsbury.

Farris, Sara. 2017. *In the Name of Women's Rights. The Rise of Femonationalism*. Durham, E.U.: Duke University Press.

Hobson, Janell (ed.). 2016. *Are All the Women Still White? Rethinking Race, Expanding Feminism*. New York: SUNY.

<http://indigenes-republique.fr/feministes-ou-pas-penser-la-possibilite-dun-feminisme-decolonial-avec-james-baldwin-et-audre-lorde/>

Lamrabet, Asma. 2016. *Croyantes et féministes. Un autre regard sur les religions*. Casablanca: La croisée des chemins.

Roth, Benita. 2004. *Separate Roads to Feminism. Black, Chicana, and White Feminists Movements in America's Second Wave*. New York: Cambridge.

H-France Salon

ISSN 2150-4873

Copyright © 2019 by H-France, all rights reserved